MONITEUR DE LA LOUISIANE.

PUBLIÉ PAR J. B. L. S. FONTAINE, RUE ROYALE, N^o. 43.
A LA NOUVELLE-ORLÉANS. No. 376.

LUNDI 2 Janvier de l'année commune 1804.

Suite des détails relatifs à la remise de la Louisiane par la France aux Etats-Unis.

Cependant, le citoyen Lauffat descendait de l'Hôtel de Ville avec MM. Claiborne & Wilkinson; ils le font rendre devant la ligne des Milices, & le citoyen Lauffat y a dit:

» Miliciens de la Nouvelle-Orléans & de la Louisiane, vous avez donné des preuves d'un grand zèle & d'un dévouement filial au pavillon français, ces jours derniers, pendant le peu de tems qu'il a paru sur vos rivages: je le redirai à la France & à son Gouvernement; je vous en adresse en leur nom des remerciemens. Voici les Commissaires des Etats-Unis: je leur transmets à cette heure votre commandement: obéissez-leur désormais, comme aux Représentans de votre légitime Souverain.

Cette courte harangue finie, le citoyen Lauffat est allé se placer à côté du drapeau de la République, & aussitôt le tambour a battu aux champs & la Compagnie des Citoyens Français s'est mise en mouvement.

Le tems favorisait singulièrement cette cérémonie. La foule était grande: il n'y avait guère de point dans les quatre côtés de la place, où il n'y eut entassement de monde; les fenêtres & les balcons offraient à l'œil les plus jolies femmes de la Louisiane; les panaches des Militaires Français, Espagnols, Américains, s'élevaient çà & là comme en touffes du sein des groupes; on eût dit de plusieurs peuples qui se seraient donné rendez-vous en ce lieu.

S'il appartient à cette feuille de conserver son caractère & sa réputation de vérité, nous rendrons sans dégoûtement l'impression qui a paru se manifester à l'instant où s'est opérée le changement de pavillons.

Un assez gros peloton d'Américains rassemblé à quelques pas de l'Hôtel de Ville a crié *Huzza*, en agitant leurs chapeaux; mais en général on voyait régner l'immobilité & le silence. Mille personnes ont observé & répétaient, le reste de la journée, qu'à la vue de ce drapeau Français ramené & disparaissant du haut des airs, la douleur & l'émotion se peignaient sur la plupart des vilages, & on voyait de toutes parts des larmes rouler dans les yeux.

Ce tableau a redoublé à l'instant où s'est ébranlée cette Compagnie de Citoyens Français, emportant religieusement & à pas lents ce signe cheri de ralliement national.

Il fera difficile que les Spectateurs oublient jamais ce moment & ce spectacle touchant: cinquante citoyens Français, partis de différens points, poussés sur ces rives par des vues, des destinées, des hazards & des chemins divers, inconnus les uns aux autres, le rapprochant à la voix & aux couleurs de la Patrie, & se trouvant tous des frères pour lui rendre, par un essor spontané & de l'abondance de leurs cœurs, un hommage de tendresse, de soin, de souvenir, de dévouement & de respect! Leurs tailles & leurs habits n'avaient ni gradation ni uniformité militaires; mais à leurs positions, à leurs mouvemens, à leurs distances & à leur pas, il était facile de reconnaître qu'il y en avait peu, qui n'eussent marché avec les Braves, & compté parmi leurs fameux Défenseurs de la Patrie.

Pendant que cette Compagnie passait devant les lignes Américaines, elles présentaient les armes & battaient aux champs; leurs drapeaux déployés la saluaient au bruit des canons; & tant qu'elle a pu être aperçue, les yeux attendris sont restés fixés sur elle.

C'est dans la maison du Commissaire de la République & dans les mains, qu'elle est allée déposer le pavillon pour la garde duquel elle s'était formée.

En sortant de ses rangs pour le recevoir d'elle, le citoyen Lauffat lui a adressé ces paroles:

» Citoyens Français, je rendrai compte à notre Gouvernement du sentiment patriotique avec lequel vous avez rempli aujourd'hui, à 2,500 lieues de lui, un devoir religieux envers ce drapeau. Je prie votre Commandant de me remettre vos noms: je les enverrai au Ministère de la Marine & des Colonies; vous pouvez être sûrs qu'ils seront mis sous les yeux du premier Consul.

Le Commissaire Français mettait à peine les pieds dans sa maison, que les officiers des Milices sont venus en corps, lui disant:

» Nous avons voulu vous rendre, & à la République Française en vous, ce nouvel hommage, pendant que nous portons encore (& ils montraient leurs cocardes) ce signe du lien passager qui nous a attachés à elle, & de l'attachement que nous lui conserverons toujours.

Cette scène a été fort attendrissante.

A trois heures, on s'est mis à table chez le Préfet Colonial. Il donnait aux Commissaires des Etats-Unis un Dîner, & dans la même soirée, un *Thé paré*; La fête a été splendide. On a compté 92 couverts au dîner & 4 à 500 convives au souper. La grande table en contenait 60, & le reste était distribué sur de petites tables rangées sous les galeries extérieures, dont toute communication étoit coupée avec les dehors, & autour desquelles au dedans brillaient les pavillons Américain, Espagnol & Français, entremêlés & formant, à larges plis, d'élégantes draperies autour des murs. Les décorations de la grande table consistaient en plateaux couverts de jolis dessins & surmontés de temples & de pavillons à colonnes. Elles furent autres au souper qu'au dîner, & d'un genre différent. L'attention polie, & l'allusion significative de n'avoir élevé, en ce jour, au dessus de ces décorations, que le pavillon des Etats-Unis, n'échappa à personne.

On remarqua aussi qu'à peu-près toutes les familles Américaines de la ville avaient été appelées à ces réunions. Les Chefs civils & militaires venus avec les Commissaires des Etats-Unis s'y faisaient distinguer en assez grand nombre; les Chefs civils & militaires Espagnols y environnaient les Commissaires de S. M. C.; & le reste était composé de Français, & surtout, de Louisianais.

Les Toasts du dîner commencèrent aussitôt après la soupe, & durèrent jusqu'à la fin du repas par l'effet prolongé des salves; ils se succédèrent dans cet ordre: avec du Madère, *les Etats-Unis & Jefferson*; avec du Malaga & du Canarie, *Charles IV & l'Espagne*; avec du Champagne rosé & blanc, *la République Française & Bonaparte*. Le bruit de chacun de ces toasts se répandait au loin par 63 coups de canon, dont 21 tirés du Fort, 21 de la batterie française devant la Préfecture, & 21 du brick français de l'Etat, *l'Argo*.

A ces toasts portés par le citoyen Lauffat, les Commissaires Espagnols & Américains mêlèrent ceux du Commissaire Français & de sa famille; le Commissaire Français les releva aussitôt par celui-ci: *A l'union & à l'union indissolubles des trois Puissances; dont les Commissaires se trouvent ici rassemblés; & de nouvelles salves le firent alors entendre; de nouvelles retentirent encore à celui-ci, que le Préfet Colonial annonça comme le dernier: Au bonheur éternel de la Louisiane.*

Des acclamations, des transports, des *Vivat*, des *Huzza*, accueillirent chacun de ces toasts.

L'assemblée du *Thé* n'a été qu'une continuation accrue & non interrompue de celle du *Dîner*.

Le *Thé* a été servi à sept heures: les contredanses anglaises ont commencé à la même heure, & ont continué, alternativement, avec des contredanses françaises, sans autre intervalle que celui du souper à deux heures après-midi, jusques à neuf heures du matin.

Huit tables de jeu ont duré encore plus longtemps. Il n'y a pas eu cette fois d'incendie qui ait

troublé la fête ; mais elle était magnifiquement éclairée. Elle a été la plus nombreuse & la plus longue qu'on ait encore vue : elle a été brillante par l'éclat de la société & de la parure, comme les précédentes. Elle a seulement paru s'ouvrir & se terminer avec moins de gaieté & avec une sorte de teinte mélancolique ; mais, dans la chaleur de la danse, des jeux, des conversations, l'empire reflat aux plats.

Le citoyen Lauffat a reçu, après la remise de la Louisiane, le même jour, durant le cours de la fête, & encore le lendemain, des témoignages multipliés des regrets qu'il laissera dans ce pays. Il s'en est montré sensiblement affecté ; & on voit bien qu'il en emportera lui-même de très-vifs.

Ici finit le récit fidèle de ce qui s'est passé à l'occasion de ces deux changemens de domination, que la Louisiane vient d'éprouver si rapidement & coup-sur-coup. Nous mettrons une étude particulière à ce qu'aucun des actes authentiques, qui ont été, ou *Publics*, ou simplement *Proclamés* en cette circonstance, n'y manque. Lorsqu'à l'avenir, les Louisianais auront recueilli les fruits de cette révolution, & qu'ils seront curieux de reporter leurs regards vers les événemens qui la signalèrent, & vers son berceau, nous aimons à penser qu'ils repasseront avec plaisir la mémoire de ces détails & le dépôt de ces monumens fondamentaux dans cette collection sortie de nos presses. Puissent-ils y retrouver toujours le principe de leur prospérité & de leur bonheur !

Les Commissaires des Etats-Unis se sont bornés, le jour de la prise de possession, à faire lire en séance publique de la Municipalité l'*Adresse* que nous avons imprimée dans le numéro 374, & à annoncer qu'ils maintenaient provisoirement les choses dans le même état, les Maire & membres du Corps Municipal, ainsi que les Officiers des Milices, dans l'exercice de leur autorité & de leurs fonctions.

EXTRAIT DE L'UNION.

OFFICIEL.

NOMINATIONS PAR LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL.

P. F. Dubourg & C. D. Dufau *COFFIERS*.
Thomas Randal *COURTIER*.
Pierre Pedesclaux, *NOTAIRE PUBLIC & GARDE DES HYPOTHÈQUES*.

PAR AUTORITÉ.

Nouvelle-Orléans, le 26 Déc. 1803.

Ayant entendu dire que la manière dont les Sentinelles & les Patrouilles Américaines crient « qui va là ? » & celle de faire leur service en général, est si différente de ce qui a été pratiqué jusqu'ici dans cette ville, qu'elle porte la crainte dans l'esprit des personnes timides, le Général a enjoint de faire publier les extraits des ordres qu'il a donnés aux troupes le jour de la prise de possession, pour convaincre les citoyens que leur sûreté a été l'objet principal qu'il a eu en vue en faisant des réglemens ; & il a ordonné de plus qu'on fit également publier l'extrait des ordres généraux d'hier & d'aujourd'hui relatifs aux premiers réglemens, dans la seule intention de calmer les inquiétudes des mécontents. On doit naturellement s'attendre de tems en tems à quelques difficultés & à quelques inconvéniens après un changement aussi grand que rapide ; elles disparaîtront graduellement, & s'évanouiront insensiblement à mesure que la troupe & les citoyens se familiariseront avec leur conduite & leurs mouvemens respectifs.

Extrait des ordres du Général Wilkinson donnés aux troupes Américaines le soir du jour de la prise de possession de la Nouvelle-Orléans, 20 Décembre 1803.

A huit heures du soir il sera tiré du fort St.-Charles un coup de canon, après lequel les patrouilles commenceront leurs mouvemens, & seront formées par plusieurs corps de gardes dans l'ordre suivant.

La grand'garde donnera une patrouille de deux dragons avec un bas-officier & six hommes d'infanterie ; le fort St.-Charles donnera un bas-officier & quatre hommes, & le fort St.-Louis le même nombre.

Ces patrouilles seront régulièrement relevées, & tenues dans un mouvement non interrompu jusqu'à la *Diane* ; alors le fort St.-Charles tirera un coup de canon.

Il sera fourni des guides & des interprètes aux patrouilles qui observeront les mouvemens suivans :

La patrouille de la grand'garde occupera l'espace entre la seconde rue au-dessus de l'Hôtel de ville, & la même distance au dessous. Les patrouilles de St.-Charles occuperont l'espace au-dessous de la patrouille de la grand'garde jusqu'au faubourg & jusqu'au fort St.-Jean sur les derrières ; & la patrouille du fort St.-Louis occupera l'espace au-dessus de la patrouille de la grand'garde & jusqu'au fort Bourgogne. Les gardes des autres postes seront dans une station permanente, ne permettront qu'à un seul homme de s'abstenir momentanément, & ne recevront personne que l'officier du jour ou l'aide de camp du Général ; un tiers de ces gardes sera sous les armes prêt à agir à la première alarme, & la garde entière doit se tenir constamment prête pour tous les événemens quelconques.

En cas d'alarme causée par quelque chose que ce soit, les gardes dans tous les quartiers auront l'arme à la main, & seront prêts à s'opposer à toute tentative qui tiendra du désordre ; & n'admettront personne que sur le mot *d'ordre*, mais attendront les ordres du Général ; trois coups de canons tirés du fort St.-Charles seront le signal pour que le camp se mette sous les armes & se tienne prêt à exécuter les ordres du Général.

Le service particulier des patrouilles dépendra en grande partie de leurs guides, vu qu'elles n'entendent pas la langue du pays. Il est à propos d'observer, pour la règle de leur conduite, qu'après le coup de canon de huit heures, elles doivent crier « qui va là ? » à toutes personnes qui ne sont point munies d'une lumière ; & si les personnes ne sont pas connues, elles doivent être conduites à la grand'garde pour qu'on fasse des recherches sur leur compte. On ne doit point laisser passer après neuf heures tout Nègre ou Mulâtre esclave qui n'aura point une lumière & une permission par écrit de son maître, & sans ces passe-ports il sera arrêté, emprisonné & la garde en fera son rapport.

L'objet de ces ordres est de maintenir une bonne police, & par ce moyen, de donner toute sûreté à la ville au moment où elle passe dans le sein de la République Américaine ; mais quoique la circonstance exige de la part des gardes la plus grande vigilance, ce n'est pas une raison qui puisse justifier la plus légère violence, vexation, ou incendance sans cause ; & le Général a assez de confiance en ses officiers pour être persuadé qu'ils apporteront le plus grand soin à éviter tout écart de ce genre.

En cas d'alarme de feu, l'officier de ronde sera marcher, de la grand'garde & des autres, le détachement qu'il jugera convenable pour protéger les pompes & forcer chacun à faire son service ; mais ce détachement ne doit pas être considérable, & le reste de la garde sera constamment sous les armes jusqu'à ce que le feu soit éteint. Les patrouilles, pendant la durée de ce malheureux événement, redoubleront d'activité & de vigilance.

Extrait des ordres généraux du 25 Décembre 1803.

Les canons qui sont devant l'Hôtel de ville seront conduits au fort St.-Charles ainsi que la munition qui est à la garde principale.

Les sentinelles de la garde principale seront postées sous la galerie de l'Hôtel de ville, & ne crieront ni de jour ni de nuit, si ce n'est pour la protection immédiate de la garde. Les patrouilles éviteront avec la plus grande précaution toute vexation ; elles n'empêcheront, ni jour ni nuit, aucun blanc d'entrer dans la ville ni d'en sortir.

La vigilance des gardes & des patrouilles depuis le changement de gouvernement a été dictée par une sage police, & une précaution judicieuse, pour prévenir les malheurs aux quels la négligence aurait pu donner lieu, pour assurer le repos, & non pour exciter des craintes générales ou individuelles, & pour protéger le bon citoyen dans sa personne & sa propriété contre les machinations des malveillans & des hommes dangereux qui malheureusement se trouvent partout, mais plus particulièrement dans les ports de mer.

Les gardes doivent assister & soutenir l'autorité civile & les fonctionnaires publics, (quand elles sont requises conformément aux réglemens;) les prisonniers ne doivent être élargis que sur un ordre écrit du Gouverneur, ou une permission écrite de ceux qui les auront fait enfermer.

Extrait des ordres généraux du 26 Décembre. 1803.

Des plaintes ont été portées au Général sur l'insolence de quelques patrouilles envers les habitans, ce qui est contraire aux ordres, & dérogeatoire au service. Le Général défend, en conséquence, la répétition, & punira sévèrement le premier qui sera découvert tenant une telle conduite; & à cet effet, il requiert toute personne qui aurait été maltraitée par des patrouilles pendant la nuit, d'en faire son rapport avant neuf heures du matin à l'officier de garde à l'hôtel de ville, qui prendra des mesures pour s'assurer des auteurs des mauvais traitemens, de manière qu'ils puissent être punis.

Certifié conforme à l'original.

D. Wadsworth
Aide de Camp. par interim.
Nouvelle-Orléans, le 26 Décembre. 1803.

Le Rédacteur du *Moniteur* est prié d'insérer dans sa feuille la note suivante.

Les initiales P. F. mises au bas des deux couplets insérés dans le numéro 5 du télégraphe signifient PLAT FAISEUR.

EPIÏRE

Au citoyen Laussat, Préfet Colonial de la Louisiane.

C'est en vain que nos cœurs voudraient te retenir
Sur ce rivage heureux, où ton doux souvenir
De tous les habitans sera béni sans cesse,
Rappelant tes vertus, ta douceur, ta sagesse.
Le destin qui l'appelle à ces climats chéris,
Qu'habitent les Français, nos frères, nos amis,
Te fait abandonner ces lieux où ta présence
Faisait hâter, à chacun, la plus sûre espérance
De goûter le bonheur, la joie & le plaisir.
Emportant nos regrets, nous te voyons partir:
Que ce moment cruel nous fait verser de larmes!
Eh! pour quel cœur, hélas! offrirait-il des charmes?
Rappelle au moins encore à ces braves Français
Combien ils sont aimés des Louisianais;
Dis-leur combien en toi notre amour pour nos frères
S'accroît par tes vertus & tes qualités chères,
Par ton aménité, par ton cœur généreux,
Qui nous peignaient si bien ces citoyens fameux.
L'ESPAGNE, en nous donnant, nous ôtait
une amie
Dont se perpétuait la mémoire chérie.
Pendant plus de trente ans, nous comblant de bienfaits,
Elle nous fit jouir des douceurs de la paix,
Lors même qu'on voyait le reste de la terre
Resentir les effets d'une cruelle guerre.
Oui, nous ferons passer à nos derniers neveux
Notre reconnaissance & nos sincères vœux
Pour sa prospérité, son bonheur & sa gloire!
Puisse-t-elle briller sous ces traits dans l'histoire!
Elle savait l'amour qui brûlait dans nos cœurs,
Que ne pouvaient changer les plus grandes
faveurs,
Et rendit des enfans à la plus tendre mère.
Nous envisagions cet avenir prospère,
Dont nous étaié garant l'ame de ce HÉROS,
Qui, grand dans les combats, plus grand dans
le repos,
Remplit tous l'univers des faits de sa clémence.
Il nous témoigne assez, choisissant ta prudence,

Qu'il voulait assurer aux Louisianais

Une paisible vie & des plaisirs parfaits.

Cependant l'insolente & la fière Angleterre
L'oblige à nous quitter pour lui faire la guerre:

Mais, sage observateur, voyant la région

Qui nous tient éloignés de sa protection,

Il veut encore prouver sa bonté pacifique:

Nous sommes confiés à la sage AMÉRIQUE:

Lois & gouvernement, par-tout si célébrés,

Citoyens vertueux, & juges éclairés,

Tout ici nous promet des biens en abondance;

Doux fruits de les travaux & de sa bienfaisance.

Peins au PREMIER CONSUL notre entier

dévouement.

Notre amour aux français & notre attachement

Hélas! peut-être un jour . . . . mais mon cœur

qui se ferre

M'empêche d'achever. Va, fournis ta carrière;

Des Louisianais les regrets t'y suivront.

Le ciel veuille exaucer les vœux qu'ensemble

ils font,

Pour la félicité de ton aimable AMIE;

Pour ton parfait bonheur & ta plus longue vie!

Par un jeune Louisianais.

ORDONNANCE.

Guillaume C. C. Claiborne,
Gouverneur du territoire du Mississipi exerçant les pouvoirs de
Gouverneur & Intendant de la
province de la Louisiane.

VU qu'il peut résulter beaucoup de désordre de la vente illimitée des liqueurs spiritueuses aux soldats des Etats-unis, actuellement en garnison dans cette place, j'ai jugé à propos de publier la présente ordonnance, défendant strictement à qui que ce soit de vendre du vin, des liqueurs spiritueuses ou autres boissons fortes, à aucun sous-officier ni soldat au service des Etats-unis, à moins qu'il ne soit porteur d'une permission écrite à cet effet, signée par un officier et adressée particulièrement à telle ou telles personnes vendant ces fortes de liqueurs; & je déclare que tout individu qui sera convaincu d'avoir vendu à aucun sous-officier ou soldat, du vin, des liqueurs spiritueuses ou autres boissons fortes, autrement qu'il n'est ci-dessus ordonné, sera puni d'une amende qui pourra être fixée jusqu'à cinquante piastres. J'ordonne et enjoins à tous Alcaldes, Juges de paix et autres magistrats qui auraient connaissance d'une infraction à la présente ordonnance de police, de faire arrêter les contrevenans et de leur faire payer l'amende.

Donné en la Ville de la Nouvelle-Orléans le 14 Décembre 1803, vingt-huitième année de l'Indépendance des Etats-unis de l'Amérique.

Guillaume C. C. Claiborne.
Pour traduction fidèle et conforme à l'original.

P. DERBIGNY, Interprète
du Gouvernement.

Plusieurs des chevaux qui devaient être vendus le 4, n'étant pas encore arrivés des postes où ils sont détachés, l'encan en sera retardé.

AVIS.

Nouvelle-Orléans, 21 Décembre 1803.
Les Négocians de la Nouvelle-Orléans, & autres personnes intéressées sont avertis par le présent, que le Surintendant du revenu des Etats-Unis, pour la province de la Louisiane, tient son bureau dans la maison où était en dernier lieu la Douane Espagnole; son bureau sera ouvert tous les jours depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure après-midi, excepté le Dimanche, jusqu'à nouvelle information; c'est à ce bureau qu'on prendra connaissance des réglemens relatifs aux Droits.

H. B. TRIST.
Collecteur des Droits pour le District du Mississipi, exerçant les pouvoirs de Surintendant général des revenus publics de la province de la Louisiane.

C. B. Dufau & Compagnie donnent avis au public qu'ayant cédé leur fonds de magasin à Mr. J. B. Dejan Cader, ils vont s'occuper de la liquidation de leurs affaires; en conséquence ils prient ceux à qui ils doivent, de présenter leurs comptes, comme aussi ceux qui leur doivent, de s'acquitter envers eux.
Nouvelle-Orléans, le 31 Décembre 1803.

C. B. Dufau & C.

A dix heures du matin,
Samedi 7 Janvier 1804, à l'Hôtel de ville, on affermira à l'adjudication au plus offrant & dernier enchérisseur les revenus des Marchés publics de cette ville.

On adjugera aussi au rabais l'entretien des fanaux ou reverbères qui servent à éclairer les rues.

Le tout aux conditions qui seront amplement expliquées avant l'adjudication.

EFFET PERDU.

Une montre d'or, guillochée, très-plate, faite à Genève, ayant, sur le fond, une gravure représentant une chambre; elle est assortie d'une chaîne d'or à doubles anneaux ciselés, d'un cachet en or, non gravé, & d'une grande clef de forme carrée. Elle a été oubliée, le jour de Noël, à deux heures après-midi, sur la terre de M. Darcantel à Gentilly, au joignant de son jardin potager. On récompensera généreusement la personne qui la remettra à M. Pédeclaux, en ville, ou qui lui en donnera quelques renseignemens.

28 Décembre 1803.

P. F. Dubourg & C. B. Dufau, ayant obtenu du Gouvernement des commissions pour exercer l'office, & ayant en cette qualité prêté leur serment entre les mains de son Excellence le Gouverneur, & fourni leur cautionnement pour la stricte observance de leurs fonctions, donnent avis au public qu'ils se sont réunis & travailleront en société. Ils entreprendront le courtage de denrées & marchandises, celui du change & d'assurances, les entrées & expéditions des Bâtimens à la Douane, leur affrètement, chargement & déchargement, ventes de maisons, terres & esclaves, ainsi que baux à ferme; ils espèrent, par leur assiduité & leur activité, se mériter la continuation de la confiance publique.

Leur Bureau sera ouvert le 1er Janvier prochain dans la maison maintenant occupée par Madame Vve. Bonnabel. Ils y recevront avec reconnaissance les ordres de MM. les Négocians & Habitans, soit par écrit, ou de vive voix.

MM. les Capitaines arrivant, ou en expédition pourront afficher chez eux les avis qu'ils désireront donner au public, ils s'empresseront de les aider & de faciliter leur prompt expédition.

Nouvelle-Orléans, le 29 Décembre 1803.

P. F. Dubourg.
C. B. Dufau.

Baligant, tenant le Magasin Nantais, maison de Mlle. Macarty, vis-à-vis M. Vauder horloger, tient un assortiment de dragées bonbonnières telles que surprises, louchés à glaces,

factiels, petites bûches avec bouteilles à odeur; boîtes en bateau, à rubans, à étoiles, quarrées, à compartimens, à ballons & cloches, ologanes, & rondes, à fourisseries, petits tempes, chicorées; paniers de provisions avec petits légumes, boîtes à médaillons bergamote, cartouge à 6 bouteilles d'odeur, &c. &c. Joujoux d'enfans, glaces & trumeaux, miroirs de toilette & de traite, livres pour l'instruction de la jeunesse, l'Oracles des Dames, papier de tapisserie, papier d'Hollande à plan, papier à dessin de toutes espèces, ainsi qu'à lettre; plumes, encre, pains à cacheter ordinaires & parfumés, cire à cacheter de toutes couleurs, porte-crayon, pinceaux boîtes de couleurs pour peindre la miniature; bijouterie, foulers d'hommes, excellentes liqueurs, ratafia, guignolet d'Anjou, eau de vie en bouteille, anisette commune, vinaigre, & huile d'olive.

L'on y trouvera aussi des Perruques d'hommes, de femmes, des tours des plus à la mode, ainsi que des maïques; le tout à juste prix.

J. B. Dejan Cader, ayant acquis de MM. C. B. Dufau & Comp. leur fonds de magasin, donne avis au public qu'il se trouvera toujours assorti dans toute espèce de comestibles, liqueurs & autres marchandises; il espère, par son exactitude & le choix de ces articles, se mériter la confiance générale.
Nouvelle-Orléans, le 31 Décembre 1803.
Dejan C.

Le Corps Municipal de cette ville propose à l'entreprise les travaux à faire pour dessécher les rues & les rendre désormais praticables & propres. Les personnes qui auront un plan & des conditions à présenter sur ce sujet, sont invitées à faire leurs offres le plutôt possible.

A LOUER.

Une Maison haute située vis-à-vis la Comédie, divisée en huit grands appartemens, quatre magasins dont deux ont leurs portes sur la rue, & les deux autres font intérieurs; un autre magasin en brique au fond de la cour, ayant la sortie sur la rue derrière l'église; trois caves, une cuisine avec cheminée double, & plusieurs chambres très-commodes pour les domestiques. S'adresser au propriétaire M. Andres Fernandes.

A louer pour le 15 du prochain, la maison située dans la rue du Gouvernement, occupée actuellement par M. Eyan Jones; s'adresser à Jaymie Jorda propriétaire.

CHANGEMENT DE DOMICILLE.

Le Sieur Capdesfer demeure actuellement rue St.-Pierre, à côté de la Comédie, maison de Madame Colière. Il continue de vendre des foulers de femme en soie, callor, peau, nankin, unis & brodés, à la caravanne, foulers d'enfans de peau; eau de vie de Cognac première qualité, & autres articles, le tout en gros & en détail.

Une habitation située à 16 lieues de la ville du même bord en montant, contenant six arpens de face sur 40 de profondeur, ayant beaucoup d'ouverture; environ 160 arpens de terre labourable sur clos: les derrières de ladite habitation sont des terres hautes & superbes, avec une très-belle ciprière. Il y a sur ladite habitation une maison très-propre, une cuisine, un moulin à piler, un magasin, un colombier bien garni, un moulin à coton avec sa presse, un magasin pour le coton, une écurie, un hangar pour les charrettes, un verger, un jardin potager. S'adresser au Sieur Gillard, résidant sur ladite habitation, qui en fera bonne composition; il vendra aussi des chevaux de tire, de monture, des bœufs de tire, vaches à lait, cochons, & moutons avec les ustensiles de ladite habitation, aussi une quantité de maïs.

Lanthis & Pitot ont à vendre quatre Nègres bons maçons parlant tous français & anglais & dont le plus âgé n'a que 22 ans; ceux qui désireront les voir & connaître les conditions de vente, voudront bien s'adresser à eux.

Cannes d'Otahiti de choix & bien à l'abri avant les gelées, à vendre pour du sirop: on les rendra, si l'on veut, chez l'acquéreur; s'adresser à M. Caillon.